

Misogynie ordinaire en France : de Med Hondo à Julie Lescaut.

Le Hasard a voulu qu'en l'espace d'un an et demi je sois tombé, à deux extrémités de la production audio-visuelle, sur deux versions si saisissantes du même schéma misogyne que j'ai cru utile de relever le phénomène, à un moment où tant d'intellectuelles féministes (?) semblent vouloir minimiser la haine du féminin et ses conséquences en notre douce France.

Versions d'autant plus saisissantes que toutes deux sont à classer à gauche.

Soit d'une part un film de Med Hondo (Soleil ô, Lumière noire), un des très rares cinéastes français engagés à gauche à avoir voulu et avoir pu mettre tous ses films au service de ses idées progressistes, au prix de grands efforts et d'une indéniable marginalisation. Soit d'autre part, un récent épisode intitulé " Arrêt de travail " de la série TF1 très appréciée, Julie Lescaut.

Watani est une parabole d'une actualité brûlante. Filmée en noir et blanc, c'est une œuvre épurée, agressive, volontairement caricaturale : licencié, un cadre craque, se délite, se met à boire, et à fréquenter un bar FN ; il se laisse entraîner dans des ratonnades et finit lynché avec ses complices par le peuple immigré en marche ; à la suite de quoi son épouse paralytique se suicide.

Voilà peut-être un film qui peut conforter des anti-racistes dans leur convictions et même dans leur lutte contre l'extrême droite, mais pour des raisons de forme comme de contenu in le peut atteindre le grand public, et donc ceux ou celles qui seraient tentés par les idées de Le Pen. Sauf circonstances exceptionnelles, c'est le lot du film militant.

Le problème est qu'ici toute la rhétorique repose sur l'abaissement des femmes, sur l'utilisation systématique de figures féminines comme signifiants de mauvais objets sociaux.

Sauf erreur de ma part, sept femmes individualisées paraissent dans Watani. La première, qu'on voit au tout début du film, porte sur ses frêles épaules bourgeoises tout le poids du racisme blanc : croisant dans sa promenade un grand black qui promène son chien, elle s'extasie suer l'animal - " que tu es grand, que tu es beau " - et ne voit pas l'homme qui le tient en laisse. La métaphore est assurément réussie. L'on serait même prêt à admettre que comme il n'y a que deux sexes, le choix du féminin était innocent, le fruit du hasard... si tous les personnages féminins du film ne représentaient pas systématiquement quelque chose de plus ou moins négatif. Hondo rejoint ici une vieille tradition littéraire française, celle d'une misogynie " socialement consciente " qui tient à montrer les femmes comme engluées dans la contingence (par opposition à la transcendance masculine), comme toujours-déjà soumises aux conformismes sociaux, au point, comme ici, de les incarner. De Emma Bovary aux héroïnes de Godard, l'analyse de Michelle Coquillat se vérifie : " Le mâle...bannit la femme de la conscience, et pour sa punition, en fait la créature de l'espèce, de la masse. Elle devient en quelque sorte l'âme de la société contre laquelle le mâle lutte, orgueilleusement, pour être et créer... Toute notre littérature nous crie aux oreilles l'horreur de la lutte de l'individu contre la société castratrice, étouffante, infâme. " (1)

Faut-il un personnage pour incarner la dureté administrative à laquelle se heurte un immigré dans la misère ? Ce sera bien entendu cette jeune femme derrière son bureau, réfrénant ses velléités de compassion car vraiment elle ne peut rien pour le Noir assis en face d'elle (l'épouse de celui-ci, faute de pouvoir incarner un mal, étant effacée jusqu'à l'inexistence dans les quelques scènes où elle paraît). Le personnage féminin le plus positif est un rôle muet : mime en tenue de clown qui fait rire des enfants dans un parc en marchant derrière les passants et en contrefaisant leurs gestes. Elle approchera de façon émouvante le couple noir qui casse la croûte sous un arbre et pose sa main sur la tête de leur enfant. C'est l'incarnation même de l'impuissance compatissante... celle des artistes bourgeois peut-être ? Dans le registre franchement désagréable, nous avons les femmes qui servent d'emblème au bistrot fasciste et sa sombre clientèle masculine : une paire de putains, suintant la fausseté et la séduction vénale, comme une gravure victorienne. Quant à la pauvre épouse handicapée du cadre déchu - image nettement moins sentimentale de l'impuissance féminine - elle ne trouve, dans son aveuglement de nantie, d'autre explication à la tragédie qui la frappe que " la dureté du monde "...avant d'ouvrir le gaz.

En face, un produit plus nuancé et assurément mieux diffusé, cet épisode des aventures de la commissaire Julie Lescaut. Celle-ci, on le sait, est la femme parfaite selon les codes en vigueur à la télévision française aujourd'hui (c'est-à-dire selon l'idée que les décideurs se font des fantasmes de la fameuse ménagère de 45 ans) : socialement et humainement éclairée, mère divorcée de deux filles parfaitement équilibrées, elle -même si cool sexuellement que dans cet épisode elle fait l'amour avec son ex, adorable figure d'homme doux paternel. Cette merveilleuse famille englobe jusqu'au commissariat lui-même, où les hommes sont doux, et même timides avec les femmes, celles-ci entreprenantes et sympas.

Mais dehors, qu'en est-il ? Par exemple, dans l'entreprise, le monde du travail.

Eh bien, dehors nous sommes chez Med Hondo...Sauf qu'ici, si les femmes sont des monstres, les

hommes ne le sont qu'en apparence, ils sont sauvés in extremis.

" Arrêt de travail " se déroule pour l'essentiel dans une petite usine de confection au personnel exclusivement féminin et où les méthodes d'intimidation et de pressurisation des ouvrières sont exagérées et atypiques (dixit Julie Lescaut). C'est dans cette usine d'ailleurs que la blonde cadette de la commissaire vient de commencer un stage, et assistera à l'humiliation publique et au renvoi d'une jeune mécanicienne par le contre-maître sadique... Quelques heures plus tard, on retrouve cette ouvrière pendue. Tout est la faute du contre-maître sadique, ou du moins c'est ce qu'il semble jusqu'au retour de voyage de la patronne. Là on découvre qu'il tremble devant elle, que c'est elle qui l'oblige à être si méchant avec les ouvrières. Et puis peu après, lui sera retrouvé mort d'une balle entre les yeux. Autant dire, exonéré à titre posthume. Il en ira de même de l'autre mauvais homme du film, frère arrogant et sans scrupules d'un collègue de Julie, qui va prendre la place du contre-maître assassiné et sera même un moment soupçonné du meurtre... Lui sera réhabilité quand on apprendra que s'il avait subtilisé le pistolet de papa, c'était pour se suicider, tant ça allait mal, et voilà pourquoi il était si désagréable.

Alors bien entendu le coupable, c'est une coupable : l'inspectrice du travail qui traîne là depuis le début (il y a grève et lockout après le suicide). Et c'est non seulement une femme, mais une femme qui n'aime pas les hommes, une lesbienne amoureuse de la suicidée.

Nous avons donc, face à l'admirable Julie et ses filles : une patronne cupide, incarnant le mauvais capitalisme (et pour le public populaire, le capitalisme tout court) ; et une autre femme de pouvoir dont le secret (de son succès ?) est qu'elle est lesbienne, et meurtrière d'un homme qui, après tout, ne faisait que le travail qu'une femme exigeait de lui. " La castratrice ", " l'infâme "... ne manque à l'appel que " l'étouffante ", la nymphomane... Celle-là on va la chercher dans une intrigue secondaire et tirée par les cheveux : un flic électrocuté accidentellement au cours d'une arrestation musclée ressuscite grâce au baiser de la vie que lui applique une belle inconnue : celle-ci va ensuite pratiquement violer ce timide garçon qui est naturellement aux anges. Mais à la fin de leur première nuit d'amour, il se retrouve attaché à elle avec ses propres menottes (par jeu...) et lors de la deuxième, agressée avec son propre revolver au cours d'une crise de jalousie malade. A la fin du film, elle retourne à l'hôpital psychiatrique dont elle était sortie quinze jours auparavant... Face à ces deux exemples de féminité malade, la santé un peu libertine de Julie est très réconfortante.

Même le groupe de jeunes travailleuses manque singulièrement d'aménité : les leaders sont des caricatures de syndicalistes vraiment trop sérieuses (contraste avec la très cool fille de Julie). Quant à la scène où l'on découvre que le contre-maître n'est qu'un pauvre exploité, enguirlandé par sa patronne terrifiante, elle ressemble beaucoup à un lynchage, avec toutes ces femmes " hystériques " qui convergent sur lui.

La seule femme appartenant à l'usine à être sympathique - notamment parce qu'elle ose dénoncer le sadisme du contre-maître - appartient en fait à la " famille ", puisque c'est la femme d'un policier du commissariat !

Le film est certes résolument du côté des exploités - Julie et ses collègues sont convenablement indignés par la brutalité des relations sociales dans l'entreprise - mais le parti pris contre les femmes est beaucoup plus constant. On s'étonne d'une démonstration aussi rigoureuse de la dangerosité féminine dans un épisode réalisé par une femme, à l'intention de ce fameux public de ménagères... Consciente ou non, la stratégie est grossière : on fait rêver sur une impossible superwoman qui assume sa carrière et sa maternité et sa " féminité ", et on renforce la haine et la peur de l'autonomie féminine sous trois aspects bien connus : pouvoir économique, lesbianisme et donjuanisme. Est-il possible que les ménagères de France soient vraiment à ce point obnubilées par leur envie d'être Julie Lescaut qu'elles soient insensibles à ce jeu de massacre et au paranoïa anti-femmes qu'il induit ?

Le film de Med Hondo nous rappelle que la haine du féminin peut encore se couler dans une sensibilité artistique de gauche ou d'extrême gauche, anti-fasciste et anti-raciste. C'est inquiétant mais cela reste confidentiel. " Arrêt de travail " montre que cette même misogynie, où les femmes sont des effigies des maux sociaux, des " duretés de la vie ", peut infiltrer le discours aujourd'hui " politiquement correct " - ce consensus mou contre l'injustice sociale - des téléfilms vus par des millions de spectateurs.

J'avais l'étrange sensation, en regardant cet épisode, que Julie Lescaut quittait son double nid pour enquêter dans un monde sorti tout droit d'un de ces films français de l'immédiat après-guerre, peuplés de garces tout semblables. Ces films racontaient aussi des histoires de résistance : contre les occupants, les patrons, les curés... Mais le vrai ennemi était toujours la femme (2)...

Noël Burch

1. Michelle Coquillat, *La poétique du mâle*, Paris, Gallimard, 1981, pp.32-33.
2. Cf. Geneviève Sellier et Noël Burch : *La Drôle de guerre des sexes du cinéma français, 1930-1956*, Nathan, Paris, 1996.

©tausendaugen/2000